grand roman

DOMINIQUE ET COMPAGNIE

NICOLAS MÉRIC

Piège au Mexique

Angoisse en Louisiane

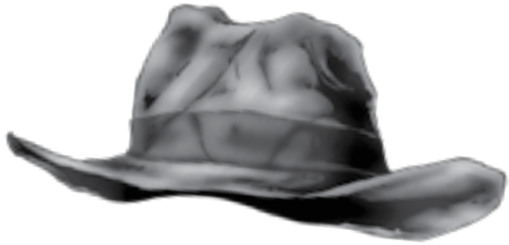
CAMILLE BOUCHARD

Grand roman Dominique et compagnie

NICOLAS MÉRIC

Piège au Mexique

Angoisse en Louisiane



Camille Bouchard

À mes bons amis,
Sylvie Roberge et Michel Noël

Je m'appelle Nicolas; j'ai onze ans et je suis québécois. Malgré mon jeune âge, j'ai beaucoup voyagé. Au cours des deux dernières années, mon père et ma mère avaient entrepris de faire le tour du monde. Bien sûr, je les ai accompagnés.

Mon père est ingénieur et travaille pour une firme importante. On lui a offert des contrats ici et là au cours de notre périple. Maintenant que cette aventure est terminée, que nous sommes revenus au Québec, j'ai cru que nous retrouverions un peu de tranquillité. Une vie plus stable et paisible.
C'était mal connaître mes parents.

À peine avons-nous regagné le Québec que papa et maman se sont procuré un véhicule récréatif, un VR, comme nous disons plus couramment. C'est une habitation sur roues. Nous voilà de nouveau sur les routes! Sur celles de l'Amérique, cette fois.
Puisque notre VR est une maison qui se déplace et qu'il nous transporte avec tous nos biens sur son dos, nous l'appelons «Matamata».
C'est le nom d'une tortue vivant en Amérique du Sud.

Comme les anciens explorateurs, j'ai décidé de tenir un carnet de voyage. L'électricité étant rationnée dans Matamata, je néglige alors l'ordinateur portable pour favoriser le crayon et le papier.

Et maintenant: «À l'aventure!»

Matamata roule à vive allure sur un pavé lisse et luisant. Les routes mexicaines sont superbes. Il faut cependant bien prendre garde aux accotements inexistants et aux fossés profonds.

Selon ma mère, pour les conducteurs étrangers, le vrai problème n'est pas la bordure des chaussées, mais les petits criminels qui maraudent à la frontière avec les États-Unis. C'est dû au trafic de drogue. Cela décourage d'éventuels visiteurs américains et canadiens d'utiliser les toutes récentes « autopistas ». Les touristes préfèrent prendre l'avion, rester une ou deux semaines dans des stations balnéaires, puis retourner chez eux sans avoir parcouru les villes intérieures.

« Dommage pour eux, affirme mon père, car ces voyageurs manquent la découverte d'un pays fantastique qui regorge d'histoire. »

Piège au Mexique

1

LE DOS D'ÂNE

Mon père et ma mère aiment vraiment l'architecture mexicaine. « Héritée directement des conquérants espagnols du XVIe siècle, se réjouissent-ils. »
D'accord. Mais moi, je commence à en avoir marre de visiter des églises et d'autres vieux bâtiments en pierre. Heureusement, mon père a hâte de quitter les grandes villes pour aller se reposer un moment dans une station balnéaire.
Je me réjouis donc du fait que, contrairement à nos habitudes, nous circulions après le coucher du soleil pour arriver plus tôt.

— Un *tope* !

Le cri de ma mère résonne dans l'habitacle de Matamata. Mon père freine à mort.

Puisque je suis assis sur la banquette du coin-repas, la décélération me projette contre la table. Je m'y retiens à deux mains tandis que la ceinture de sécurité me fait mal en m'enserrant les hanches.

— Trop tard ! échappe papa. Trop…

BANG !

L'impact provoque un vacarme épouvantable dans le véhicule. Les roues et l'essieu avant détonent, le matériel dans les coffres extérieurs se heurte aux parois, la vaisselle s'entrechoque dans les armoires… Les portes du rangement sous le lit se déploient et un bac en plastique rempli de vêtements passe entre l'évier de la cuisine et moi. Il va frapper une tablette basse séparant les fauteuils à l'avant du VR. Un panneau mobile du garde-manger au-dessus de ma tête, bien qu'il soit solidement retenu par de puissants ressorts, s'entrouvre. Il laisse tomber trois boîtes de céréales sur mon crâne.

— Ah, mon Dieu !

L'essieu arrière de Matamata percute à son tour le *tope* – comme on appelle ici les dos d'âne, les

bourrelets sur la route qui servent à ralentir la circulation. Un deuxième vacarme dans les armoires laisse soupçonner que de la vaisselle, bien que qualifiée d'incassable, est… mise en pièces. Un pot de confiture se fracasse sur la table à deux doigts de mon nez, et je peux me féliciter de m'être trouvé plutôt sous les boîtes de céréales.

À cause du dossier de son fauteuil qui masque ma vue, je ne distingue pas grand-chose de papa. Mais je n'ai pas de difficulté à l'imaginer cramponné au volant, s'acharnant à garder Matamata sur la route tandis que le crissement des pneus accompagne ses efforts. Matamata tangue et glisse sur la chaussée comme un bateau dans les vagues d'une tempête.

Par la grande fenêtre de la cuisinette, dans la noirceur du crépuscule, je vois gicler les étincelles que le métal abîmé de l'essieu provoque sur l'asphalte. Ma mère pousse un dernier cri en s'agrippant aux bras de son siège. Je l'imite, ma joue appuyée contre la table, solidement retenu par la ceinture de sécurité. Le véhicule se soulève sur les deux roues côté passager, donne l'impression de vouloir se coucher sur le flanc, mais s'immobilise finalement en sa position naturelle.

Je tourne de nouveau le regard vers l'extérieur dans l'espoir de juger de notre situation, mais je ne distingue

que mon reflet catastrophé. Il fait trop noir dehors et ma mère, après avoir bondi de son fauteuil, a allumé.

— Nicolas ! Ça… ça va ? Tu n'as rien ?

Le visage de mon père apparaît par-dessus son dossier. Il ouvre de grands yeux en m'apercevant.

— Oh, bon Dieu ! Tout ce sang !

— Mais non, papa, c'est seulement le pot de confiture.

Ma mère n'est guère de bonne humeur. Et mon père est la cible de son emportement. C'est qu'on nous avait avisés de ne pas rouler au Mexique après le coucher de soleil.

— Ces fichus « topes » ! rage maman. On les aperçoit déjà difficilement de jour, alors, le soir…

— C'est bon, j'ai rejoint notre agent d'assurances, dit papa en refermant son téléphone cellulaire. Dès demain, une remorque sera ici pour transporter Matamata jusqu'à un point de services.

— Comment ça, *ici* ? gronde ma mère qui n'a pas envie de laisser son mari tirer parti du moindre succès, si petit soit-il. On ignore totalement où nous sommes. Regarde autour de toi ! On est dans un coin perdu. Comment va-t-on nous trouver ?

En effet, la lune n'éclaire qu'une plaine vide, sans arbres avec des collines piquetées de cactus.

— J'ai transmis les coordonnées du GPS, réplique papa, d'un ton égal, en se penchant sous le véhicule avec une lampe de poche. Le chauffeur de la remorque nous repérera facilement.

— Et il n'y a même pas de village, pas une seule lumière…, poursuit maman qui, décidément, a l'intention d'épancher entièrement sa mauvaise humeur en s'acharnant contre mon père.

— C'est pour ça, d'ailleurs, que ce *tope* m'a surpris. D'habitude, on les rencontre à l'entrée des agglomérations, sans compter qu'ils sont annoncés par des panneaux de signalisation.

— Le voilà, ton panneau !

Avec son pied, ma mère désigne un écriteau par terre. En dépit du faible éclairage, je constate qu'il

repose là depuis un bon moment. Les ronces l'entourent et la poussière le recouvre.

— Il y avait peut-être un village ici avant, suppose papa.

Il balaie les environs du regard et tend l'index devant lui.

— On distingue la silhouette de plusieurs bâtiments à moitié démolis, là-bas.

Il pivote ensuite sur ses talons pour tenter de repérer quelque chose de l'autre côté de la chaussée. Il poursuit :

— À moins qu'il y ait un arrêt d'autobus interurbains comme on en a aperçu plusieurs le long de la route. On y rencontrait chaque fois des *topes*. Ou bien, il y a…

— Oh, ça va ! le coupe ma mère d'un ton toujours plus haut. Tu cherches encore à te justifier ! Tu as provoqué cet accident parce que tu t'es entêté à rouler de nuit. Tu tenais absolument à atteindre cette ville… – j'ai oublié son nom – avant d'arrêter ! Tu ne voulais simplement pas…

— Maman…

— Nicolas ! Ne m'interromps pas quand je parle !

— Maman, il y a un monsieur près de toi.

2

LE PIÈGE

Dans les tropiques, la noirceur arrive toujours rapidement. On voit le soleil toucher l'horizon puis, trente minutes plus tard, c'est déjà la nuit. Il n'est pas rare de se faire surprendre sans plus de lumière dans les rues de petits villages mal éclairés... ou sur la route.

Maman sursaute en échappant un cri.

Dans sa colère, elle n'avait pas remarqué la silhouette qui est apparue près d'elle. D'instinct, elle fait un pas de côté en direction de mon père.

— *¿Tienen problema?* (« Vous avez un problème ? »)

L'inconnu a parlé avec une voix un peu vieillotte ou, du moins, tremblotante. Je ne parviens pas à distinguer son visage. À son aspect voûté, ses épaules rondes, ses jambes arquées, je dirais qu'il a… cinquante… soixante ans…

Mon père affirme que c'est souvent embêtant d'estimer l'âge de quelqu'un en se fiant seulement à son apparence. Ici, les conditions de vie sont différentes du Canada, aussi, les gens ne vieillissent pas au même rythme.

— Vous avez percuté le *tope* ? demande l'homme en espagnol.

Toujours sous l'effet de la surprise, ma mère reste muette. C'est mon père qui répond :

— En effet. Quelle malchance, n'est-ce pas ?

— Je m'appelle Rodrigo, réplique l'inconnu en tendant cinq doigts qui me paraissent crochus dans la lumière lunaire. Je vous trouve au contraire très… chanceux.

Mon père et lui échangent une poignée de main.

— Chanceux ? s'étonne maman qui a retrouvé l'usage de la parole. Je voudrais bien savoir en quoi.

Dans l'ironie que laisse transparaître sa voix, je remarque que des accents de colère subsistent. De plus, s'y est ajoutée de l'irritation.

— À cause des *bandidos,* madame.

Ma mère échappe un autre cri. Pas à cause du mot « bandidos », c'est-à-dire « bandits », mais parce que la réponse est venue d'une seconde silhouette qui surgit près du dénommé Rodrigo. Cette fois, il s'agit d'une femme. Aussi voûtée que l'homme. Ses vêtements tombent en de larges tissus autour d'elle.

— Des… *bandidos* ? répète papa en tendant, d'instinct, un bras dans ma direction afin que je me rapproche de lui.

Mais je reste à ma place, entre mes parents et les deux inconnus.

— *Aquí está mi esposa, Esmeralda* (« Voici mon épouse, Esmeralda. »), fait Rodrigo sans se détourner et en désignant la femme d'un geste vague de la main. Notre fermette est à deux pas d'ici. Et vous ? Vous êtes des touristes ?

Il ricane avant d'ajouter :

— *Sí,* ça se voit.

Maman nous présente tous les trois puis insiste :

— Vous avez parlé de… de…

— … bandits ? complète mon père.

— *Sí.* Vous avez été chanceux de frapper le *tope…*, commence *doña* Esmeralda.

— Sinon vous tombiez droit dans leur piège, achève à son tour son époux.

— Quel piège ? s'informe papa en agitant son bras d'un mouvement agacé pour que je le rejoigne.

Je me résigne à lui obéir tandis que le *señor* Rodrigo répond :

— Un barrage sur la route. Ils font ça à l'occasion. Ce sont quatre petits voyous du village voisin. Nous les connaissons bien. Ils se déguisent en policiers, arrêtent des touristes de passage puis les détroussent.

— Des petits voyous, répète *doña* Esmeralda. Du village voisin. Ils sont dangereux, car ils sont armés parfois. Tout le monde les connaît.

— Mais, la police ? demande maman. La vraie, je veux dire. Pourquoi n'empêche-t-elle pas ces malfaiteurs d'agir s'ils sont notoires ?

Je vois le *señor* Rodrigo relever le menton en haussant les épaules. Peut-être fait-il aussi une moue, mais je ne peux pas en être certain à cause de la pénombre. Il rétorque :

— Oh, la police, vous savez…

— Les agents sont sans doute de connivence avec les *bandidos,* poursuit la *señora* Esmeralda. Ils reçoivent leur *propina* – leur part du butin – et ferment les yeux.

— Quelle bande de corrompus ! grince mon père entre ses dents.

— Mais la Sainte-Vierge vous protège, clame la femme en redressant la tête à son tour, et en pointant un index courbé vers le ciel. Elle vous a permis d'éviter le barrage des voyous.

— Sans compter que nous demeurons tout à côté et que nous pouvons vous offrir le gîte pour la nuit.

Ma mère réplique avec une voix que je trouve détendue pour la première fois depuis l'accident.

— Oh, c'est trop gentil, *don* Rodrigo, *doña* Esmeralda, mais nous avons tout le nécessaire à bord de notre maison motorisée. Nous y dormirons et, demain…

— Trop dangereux, la coupe le paysan.

— Si les voyous vous voient par hasard en revenant vers leur village, renchérit son épouse, ils vont rentrer dans votre véhicule et, non seulement vous voler, mais peut-être aussi vous battre, voire… vous tuer !

Mon père, par réflexe, me serre contre lui.

— C'est si risqué que ça ? demande-t-il après un moment de flottement.

Du coin de l'œil, je constate que, de son autre bras, il a entouré les épaules de maman. Celle-ci, en dépit de la colère qui l'animait un instant plus tôt, alarmée par les propos des deux paysans, s'abandonne à la poitrine protectrice de papa.

— Eh bien, moi, je le crois, oui, répond le *señor* Rodrigo. Ces voyous sont vraiment capables de tout.

— Pas pour rien que la Sainte-Vierge doit intervenir, précise la *señora* Esmeralda.

— C'est à vous de voir, poursuit l'homme en se détournant et en indiquant visiblement qu'il rebrousse chemin. Peut-être qu'il ne se passera rien, mais peut-être… que vous serez maltraités tous les trois.

Ma mère ne peut retenir une inspiration bruyante qui trahit sa peur. Sa main moite se referme sur la mienne. Bien sûr, elle s'inquiète davantage pour moi que pour elle.

— En tout cas, nous retournons à la ferme, là-bas, dit madame Esmeralda en se tournant à son tour pour emboîter le pas à son mari. Vous êtes toujours les bienvenus si vous choisissez de nous suivre.

— Nous… euh… eh bien, nous…, hésite maman en levant les yeux vers papa.

— Vous avez été vraiment chanceux, répète le *señor* Rodrigo, à mi-voix, tandis qu'il s'éloigne.

— Ce *tope* est un miracle pour eux, murmure la *señora* Esmeralda qui, sans plus s'occuper de nous, marche sur les talons de son époux.

Pendant deux ou trois secondes encore, mon père et ma mère s'observent en silence.

— On y va ? finit par demander maman.

— Bien sûr qu'on les suit ! clame mon père. Tu les as entendus ?

Maman ne réplique rien. Des yeux, elle cherche à percer ce que la nuit nous masque au bout du ruban de route que nous empruntions. Papa ferme à clé la portière de Matamata. Puis, du menton, il nous invite à nous engager à la suite des deux paysans. Ces derniers avancent d'un pas lent, éclairés à contre-jour par une lune nimbée de poussières en suspension.

— C'est heureux que j'aie frappé ce *tope,* dit mon père en nous devançant, maman et moi.

— Heureux ? reprend ma mère, avec une pointe d'agacement revenue dans sa voix.

— Sinon, on tombait sur le barrage des voyous.

Je crois déceler un peu de moquerie dans son intonation lorsqu'il complète :

— J'agis *toujours* pour le mieux.

3

LE POINT ROUGEÂTRE

La fermette se compose de trois bâtiments. Difficile de reconnaître un poulailler, une grange, une étable, un simple hangar ou même… un logis d'habitation. Tous se ressemblent en dimension, en matériaux et en décrépitude. L'odeur de bétail est omniprésente. Pas surprenant que don Rodrigo et doña Esmeralda se mettent à tousser en chœur dès qu'ils traversent la clôture de bois et de barbelés ceinturant la propriété. Ils toussent d'ailleurs si fort que je me dis qu'ils sont sans doute très malades. Des vêtements usés pendent sur des cordes à linge reliant les bâtisses entre elles. Il semble y avoir un bric-à-brac de vieux barils, d'outils, de débris de sciage et de pièces mécaniques dans la cour. Mais l'unique lumière de la lune ne me permet pas de tout détailler.

Tout d'abord, j'ai parié intérieurement qu'il s'agissait de la grange, vu qu'il y a des barreaux de fer aux fenêtres. Puis, j'ai pensé que c'est pour repousser les maraudeurs, les renards, les ours, peut-être, qui sait ?

Mais nous nous trouvons bien dans la maison de nos hôtes.

C'est un réduit d'une seule pièce éclairé par deux ampoules faiblardes qui découpent des ombres profondes dans tous les coins. Une table âgée faite de planches inégales trône au centre de ce qui sert de cuisine, de salle à manger, de salon et… de chambre à coucher.

Une paillasse sur le sol, dans un angle du mur, une armoire à moitié écroulée et trois chaises branlantes complètent le mobilier. Ah non ! Il y a aussi un escabeau qui permet d'atteindre une sorte de… mezzanine. Le mot est un peu fort, car je vois une simple plateforme, trop étroite et trop basse pour servir à autre chose que du rangement. Sûrement y a-t-on entreposé des trucs, mais l'obscurité m'empêche d'en juger.

Des ustensiles, accrochés sur de vieux clous, pendent entre des tablettes en pente. En équilibre sur ces dernières, je distingue des pots, des plats, des

bibelots, une statue de la Vierge, des fleurs en plastique… Quelques photos pieuses sont placardées à différents endroits entre les fenêtres sans rideaux. La lune découpe la silhouette des barreaux de manière sinistre.

Nos chaussures laissent des marques sur le plancher inégal qui n'a sans doute pas connu de balai depuis la révolution mexicaine. En tout cas, ça pue. L'odorat, sans conteste, est le sens le plus sollicité.

— Vous pourrez dormir ici sur le lit, annonce le *señor* Rodrigo en désignant le matelas par terre. Esmeralda et moi, nous irons dans la grange avec les chèvres.

Puis, avant même que mes parents entrouvrent les lèvres pour protester, l'homme débite très rapidement :

— Ne vous en faites pas, nous avons l'habitude.

— On ne va quand même pas passer la nuit dans ce nid à punaises ? dit maman à papa, en français, tout en continuant à sourire aux deux paysans.

— Comment faire autrement ? réplique mon père en imitant ma mère et en conservant sur son visage une expression enchantée.

Je trouve, par ailleurs, qu'il exagère.

Pendant qu'ils échangent de la sorte, je remarque que *doña* Esmeralda jette de furtifs coups d'œil dans un recoin sombre de la pièce, là où de vieux tissus sont empilés près de l'armoire. On dirait des vêtements, des guenilles, des draps, peut-être.

Je m'apprête à détourner les yeux quand je distingue soudain un mouvement au milieu des étoffes.

L'instant suivant, l'immobilité règne à nouveau.

Pourtant, il me semble bien… Je suis même *certain* d'avoir vu luire un point rougeâtre quand le tas de chiffons a bougé.

C'est comme si, dans cet éclairage médiocre, mon regard avait croisé… *un œil qui me fixait* !

Nos hôtes déposent à manger et à boire sur la table, puis nous souhaitent une bonne nuit.

— N'oubliez pas d'éteindre les lumières avant de vous coucher, précise le señor Rodrigo. L'électricité coûte cher.

Après avoir refermé la porte de la maison, il disparaît dans la noirceur en compagnie de son épouse.

Nous voilà seuls dans le logis.

— Je me demande si je n'aurais pas préféré affronter les voyous plutôt que la vermine qui doit grouiller dans ce réduit, affirme maman en plaçant les mains sur ses bras comme pour en retenir les frissons.

Mon père, qui n'est pourtant pas du genre méfiant, ne peut s'empêcher de renifler le pain et la vieille carafe d'eau sur la table. Il affiche une mine de dégoût.

— Une chose est certaine, dit-il, si nous voulons éviter une « tourista », il vaut mieux ne pas toucher à ce qu'ils nous ont servi.

— Mais on n'a rien avalé depuis midi ! s'exclame ma mère. Quand je pense que le frigo de Matamata regorge de bons petits plats.

— On peut sauter un souper, mais on ne peut passer la nuit sans boire, rétorque papa. Peut-être qu'en faisant bouillir le contenu de la carafe…

— Tu vois un poêle, toi ?

Laissant mes parents à leur discussion, je décide de m'attaquer à ce qui m'a si fortement intrigué, un instant plus tôt : le point rougeâtre dans la pile de tissus.

Je m'approche donc de l'armoire. D'habitude, je traîne une petite lampe de poche dans le sac que j'attache autour de ma taille. Seulement, nous